

## Manducation et christification

† Rév. Père Dr Jean BOBOC

Parler de la Communion au Corps et au Sang du Christ, c'est parler de notre propre *christification* individuelle et même communautaire, et parler de cela c'est aussi parler de notre déification personnelle et communautaire dans le Corps mystique du Christ, l'eucharistie en étant les prémices.

S'il est vrai que biologiquement nous sommes et devenons constitutionnellement et matériellement ce que nous mangeons, la manducation de la Divinité nous divinise, ou du moins, nous apporte les prémices de cette possibilité. Le primitif qui mange le cœur de son ennemi s'en incorpore l'esprit et la puissance, comme le faisait remarquer G. van der Leeuw, dans son important traité de *Phénoménologie de la religion*<sup>1</sup>.

L'histoire du repas sacré est très documentée dans l'antiquité. Le repas sacré devient un sacrement dès lors qu'il est mis en relation avec un dieu sauveur. Les religions à mystères en sont paradigmatiques. Des exemples très précis nous sont rapportés dans le cercle des mystes de Sérapis et d'Isis, dans le mystère d'Attis, ou dans celui d'Éleusis avec sa boisson sainte, le Kykéon. Le culte de Mithra est encore plus précis avec la conservation du vieux repas persan comprenant du pain et de l'eau mélangés à la sève de la plante sacrée. Tertullien avait remarqué que « Mithra procède à la célébration du sacrifice du pain<sup>2</sup> ». Néanmoins il n'y a pas là d'absorption de substance divine, de *théophagie* au sens propre du terme. Van der Leeuw faisait justement remarquer que « seules les orgies dionysiaques nocturnes, où le dieu est mangé sous la forme d'un animal, présentent une authentique *théophagie* : l'aliment sacré est expressément interprété comme dieu-sauveur, et celui qui y participe se remplit du dieu »<sup>3</sup>. Bien entendu, de là au sacrement chrétien, grande est la distance.

En l'occurrence, la manducation du Corps du Christ nous *christifie* au sens propre du terme, puisque le corps et le sang du Christ traversent matériellement aussi notre être psychique et s'y incorporent à un certain degré. Parlant d'être psychique, on fait ici allusion à l'anthropologie paulinienne qui différencie l'homme psychique fait d'un corps et d'une âme, de l'homme achevé, l'homme spirituel, fait d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Position anthropologique défendue tant par Saint Paul (1 Th 5,23) que par Saint Irénée (*Adversus Haereses*

<sup>1</sup> Gerardus VAN DER LEEUW, *La Religion dans son essence et ses manifestations. Phénoménologie de la Religion*, Paris, Payot, 1948, p. 272.

<sup>2</sup> Franz V.M. CUMONT, *Die Mysterien des Mithra: Ein Beitrag zur Religionsgeschichte der roemischen Kaiserzeit*, Leipzig, Teubner, 1923, p. 145 s. (cité par VAN DER LEEUW, *La Religion dans son essence*, p. 357).

<sup>3</sup> VAN DER LEEUW, *La Religion dans son essence*, p. 358.

V,6,1) et les Cappadociens, sans compter nombre de théologiens modernes, et même occidentaux dont le père Henri de Lubac<sup>4</sup>, ou le père Bernard Sesboüé<sup>5</sup>.

Sur cette question, Saint Jean Damascène est d'une très grande précision, lorsqu'il dit : « Le Corps et le Sang du Christ contribuent à former notre âme et notre corps, ils ne sont pas évacués, mais ils fondent et sustentent notre être ». On croit bien lire ici qu'il y a une nouvelle création par la refondation de notre être, un acte créateur de Dieu.

Peut-on vraiment dire que ce qui est ingéré par la bouche puisse être incorporé au corps humain sans être souillé d'une manière ou d'une autre avant d'être digéré puis évacué par les voies naturelles ? Soyons encore plus précis et plus crû (Tertullien l'a été bien avant nous). Peut-on dire que ce qui est absorbé passe rapidement dans le sang, avant d'être complètement dissous par l'amylase salivaire, le suc gastrique et autres processus enzymatiques intestinaux ?

Nous allons tenter d'aborder cette question d'abord de manière physiologique.

Une thèse de doctorat en médecine a été soutenue en France dans les années 70 sur cette question. Il s'agissait de tenter de prouver la réalité d'un processus d'absorption digestive permettant à des particules alimentaires solides de parvenir dans l'organisme à partir du tube digestif, sous la forme de gros corpuscules entiers et non dissous. Ce phénomène porte le nom de *persorption* ou de *transorption* selon les auteurs. La démonstration de la réalité de ce phénomène avait des implications chez les sujets souffrant notamment d'allergie alimentaire. Ce qui était important était la rapidité des effets allergiques juste après l'absorption de l'aliment. À l'époque, c'était à l'équipe de G. Volkheimer que revenait le mérite d'avoir décrit le transport chyleux et portal des particules *persorbées*, et d'en avoir déterminé le quota de *persorption*. Il a donc été tenté au laboratoire de gastro-entérologie du service du Pr. F. Besançon de l'hôpital Bichat de confirmer la réalité du phénomène et d'en fixer les moyens d'étude.

Sans rentrer dans le détail du protocole expérimental, le travail français choisit d'étudier quantitativement et chronologiquement le passage de grains d'amidon dans le sang périphérique, après une absorption d'amidon de maïs chez des sujets à jeun et n'ayant pas consommé d'amidon depuis 3 jours. Les prélèvements sanguins répétés permettaient de lire au microscope et en lumière polarisée toute la lame de préparation et de compter au fur et à mesure de l'expérimentation, les grains d'amidon présents dans la préparation, qui se traduisent par une image classique dite « en croix de Malte », très aisément repérable au microscope en lumière polarisée et pouvant être comptés avec précision.

En bref, au Temps 0, avant qu'ils n'ingèrent le repas d'amidon, les patients ne présentaient aucun grain d'amidon entier, non digéré, à l'examen de l'échantillon sanguin prélevé. Au temps T 30', l'augmentation était très notable chez la

<sup>4</sup> Henri DE LUBAC, *Théologie dans l'Histoire. Vol. 1 : La lumière du Christ. Patristique et humanisme chrétien. Anthropologie tripartite* (Théologie), Paris, Desclée de Brouwer, 1990, p. 198.

<sup>5</sup> Bernard SESBOÛÉ, « Surnaturel et *surnaturel* », dans *RSR* 90 (2002), p. 179-186, ici p. 186.